

LA MANIF POUR TOUS - UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

Forum « Rôle des intellectuels dans le débat sociétal »

Xavier LACROIX
philosophe, théologien

Dans les débats dits « de société » (mais est-ce bien le cas ?), les intellectuels qui ne partagent pas la pensée unique sont à la fois *hors jeu* et *stimulés* :

Hors jeu : car les dés sont jetés en dehors du débat théorique : les décisions proviennent d'un rapport de forces. Il s'agit plus d'un *combat* que d'un *débat*. La question est plus politique que théorique. Des groupes de pression puissants, qui vont dans le même sens que la pensée unique, agissent. Nous les entreverrons à la fin ;

Stimulés car des questions fondamentales sont posées. Malgré leur côté irritant, les débats récents et actuels ont au moins une vertu : ils obligent à la réflexion. Qu'est-ce au fond que le mariage ? Qu'est-ce qu'être parents ? Pourquoi valoriser la différence sexuelle ?

Le rôle des intellectuels est d'inviter à une pensée fondée et cohérente, à une époque où règne le relativisme qui met sur le même plan les arguments de type vaguement sociologique, statistique, juridique, ou pragmatique. Notre point de départ sera une pensée de la personne, qui ne limite pas celle-ci à sa conscience ou à son discours, mais prend en compte sa dimension incarnée.

Je m'arrêterai sur trois de ces questions fondamentales : la parenté, le corps, la différence.

1. La parenté :

Il est devenu banal d'entendre dire : la parenté est avant tout affaire d'amour ; ce qui compte, ce sont les capacités éducatives... La phrase de Pagnol : « Le père, c'est celui qui aime », recueille tous les suffrages. Or, avec un peu de réflexion, nous sommes conduits à prendre conscience que la dimension éducative – ou affective – ne suffit pas à définir la parenté : il y a en celle-ci une notion d'origine, de naissance. Être parents au sens total du terme, c'est avoir donné la vie. Enfant adopté ou non, tout homme, toute femme est *né*. Dans le langage des enfants de familles dissociées, le « vrai père » est le géniteur. Si la notion de géniteur ne coïncide pas avec celle de « père » ou de « parent », elle n'en est pas très

éloignée, elle en fait partie. Négliger cette dimension d'origine de la parenté, c'est négliger la naissance, autrement dit la « nature ».

Les deux mots sont apparentés : « nature » vient du latin « *naturus* », ce qui doit naître. Si la naissance, comme la mort, est toujours vécue au sein d'une culture, relayée par une culture, elle n'en est pas moins un événement éminemment naturel, universel.

Pour penser la parenté et la famille d'une façon équilibrée, il convient d'articuler nature et culture. Nature et culture sont à articuler : elles ne doivent pas être dissociées ou opposées. Or, de nos jours, elles le sont souvent. Le rôle de l'intellectuel est donc de rappeler constamment la nécessité de cette articulation. Une pensée équilibrée est une pensée qui tient ensemble nature, culture et liberté. Depuis longtemps j'ai remarqué que lorsque l'on oublie un de ces trois termes, il manque une dimension importante à l'existence personnelle.

2. Le corps :

La pensée dominante, disais-je, les oppose souvent à propos du corps. On distinguera le « biologique » – terme réducteur et discutable, plus pauvre que celui de « corps » –, l'affectif et le social. On sera très fier de montrer que l'on sait les distinguer, que d'autres cultures les articulent autrement. Mais toutes les articulent. Et surtout, *distinguer n'est pas dissocier*. Demeure la question de la mise en relation de ces trois termes, de leur cohérence profonde. Lorsque le biologique, l'affectif et le social vont de pair, ce n'est pas plus mal. Car la personne est une, elle aspire à l'unité entre ces trois dimensions.

L'opposition entre nature et culture est symptomatique d'une pensée dualiste, qui oppose l'esprit et le corps. Qui, au fond, méprise le corps. Dans différents domaines, l'on pourrait montrer que le corps est méprisé. Ce qui compte, c'est le projet, l'intention, le désir. Toute la valeur est mise du côté de la subjectivité. Que le corps, les humbles données de la vie sensible puissent être sources de sens et de valeur paraît incongru. On l'assimile au naturalisme, avec lequel cela n'a rien à voir. Une certaine vision des procréations assistées, l'acceptation de la gestation pour autrui, certains discours sur l'avortement, concernant la recherche sur l'embryon, la banalisation des relations sexuelles, les discours sur le « transhumanisme » vont dans ce sens. « Le corps est un brouillon à corriger », peut constater un sociologue (David Le Breton).

Derrière le refus du corps se tient le refus des passivités auxquelles nous sommes exposés. Au fond, l'idée qui gouverne est que l'homme soit un *self made man*, qu'il soit le produit de sa volonté, de son sacro-saint « projet ». C'est pourquoi ceux qui, de fait, défendent la place du corps sont majoritairement aussi ceux qui croient que la vie est reçue, qu'elle est don, qu'elle n'est pas seulement le produit de notre volonté.

3. La différence :

Ici se rencontre bien sûr le discours sur le *gender*. Ce sera ma troisième partie, une façon d'aborder la question de la différence. Je distingue tout d'abord les « *gender studies* » et la « *gender theory* ». La première étudie des « stéréotypes de genre » sous leur angle construit, qui est indéniable, selon aussi la préoccupation de l'égalité. On passe des *gender studies* à la *gender theory* lorsque l'on passe de la distinction entre les notions de sexe et de genre – qui relève du bon sens – à leur dissociation complète. J'ai distingué le genre et le sexe bien avant de lire les écrits sur le *gender*. Ici encore, la maxime est que *distinguer n'est pas dissocier*. Comment une auteure à succès en France, Judith Butler, a-t-elle pu en venir à écrire : « Le genre est un artifice libre d'attaches, en conséquence *homme* et *masculin* pourraient désigner aussi bien un corps féminin qu'un corps masculin ; *femme* et *féminin* autant un corps masculin qu'un corps féminin » ? Comment de telles aberrations sont-elles possibles ? Le bon sens est là pour nous rappeler tout ce que l'identité sexuelle doit au corps, à la sexuation, surtout en matière de sexualité et de génération. Tout ce que le désir, les sensations, les émotions doivent au corps.

En réalité, ce discours est au service d'une idéologie, elle-même au service de groupes de pression. La militance homosexuelle est là pour faire passer l'enjeu de pouvoir, le politique, avant toute chose. Tout se passe comme si ce discours était une machine de guerre pour dire que la différence sexuelle, au fond, n'est pas très importante. Qu'elle n'est qu'une construction sociale, mise en avant de surcroît par ceux que l'on appelle du terme récent d'« hétérosexuels ». Selon Judith Butler (je cite) : « La catégorie même de sexe disparaîtrait, voire s'évanouirait, si l'hégémonie hétérosexuelle était perturbée et renversée¹ ».

Il y a bien un présupposé intellectuel dans cette idée que le rapport de pouvoir, le politique est au-dessus de tout, est partout. À ceux qui ne partagent pas ce présupposé de le

¹ Références dans mon ouvrage *De chair et de parole*, Bayard, 2007, chapitre IV.

dénoncer. D'avancer l'idée que le corps est source de sens, qu'il fait partie des sources de sens. Que tout ne vient pas du discours et du monde de la représentation. Le travail des intellectuels non conformistes rejoint ici le sens commun, mais il s'écarte du discours au pouvoir dans toutes les sphères influentes : grandes écoles, Collège de France, sciences po, presse écrite en sa majorité, la plupart des médias, etc.

Conclusion :

La différence sexuelle – puisque c'est elle qui est en question – est donc à la fois inscrite dans le corps et appelée à être relayée par l'institution. Il y a là un curieux paradoxe : le plus corporel appelle le soutien institutionnel. *A contrario*, lorsque l'institution est totalement déconnectée, dissociée du corps, elle devient folle. Le langage – la première des institutions – devient fou. Les mots « père », « mère », « papa », « maman » voient leur sens se diluer, n'obéissant plus qu'au bon vouloir des individus.

C'est ce règne de l'individu et de son bon vouloir qu'il s'agit de dénoncer. Pour un travail de vérité. Vérité de la condition humaine incarnée, du corps tel qu'il est donné, des rapports entre l'esprit et le corps. Le pari des intellectuels est ou devrait être que vérité et liberté s'appellent mutuellement. Qu'il n'y a de liberté véritable que dans le respect de la vérité.

Cela suppose aussi de confronter les thèses *individualistes* au sens du *bien commun*. Un des arguments le plus souvent avancés par les partisans du mariage ou de l'adoption pour tous est : « puisqu'ils n'empêchent pas les autres de vivre selon leurs valeurs, pourquoi limiter leur liberté ? » Chacun n'est renvoyé qu'à son désir, sa liberté, ses choix. Renvoyé aussi à l'angoisse et au caractère démuné de sa liberté. La question est : existe-t-il un patrimoine éthique commun, des repères communs ? Le rôle de l'institution, de la loi, de l'État n'est-il pas d'étayer ce patrimoine éthique commun, par exemple un certain modèle de la famille ? Ce que faisant, il se montre responsable des plus faibles, de ceux qui, hors cadre, hors institution, seraient livrés au bon vouloir des plus grands, des plus forts ? Il nous faut renverser la notion de « discrimination » : ce n'est pas entre adultes qu'il y a discrimination, en revanche il y aurait – il y aura – discrimination entre les enfants, entre les plus petits. Le rôle de l'État, de l'institution, de la loi, est de tenir *le rôle du tiers* en se préoccupant des

tiers. Nous ne sommes pas renvoyés qu'au seul jugement et bon vouloir des individus. Ce sont les médiations, les repères communs qui nous préoccupent.